



Mondanités.

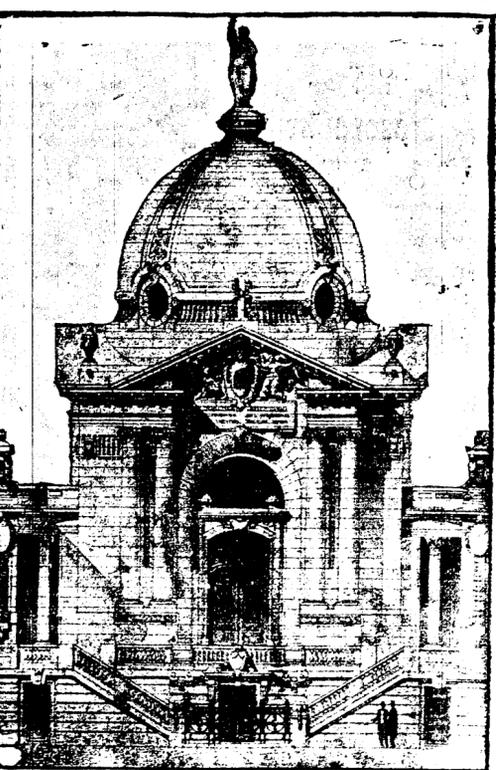
La saison des plaisirs est à peu près terminée, les seuls événements de quelque importance en perspective étant le Carnaval des Fleurs qui commencera le 24 mai, et les parties de golf, de tennis et de bridge que l'on projette. Déjà un grand nombre de familles pour fuir les chaleurs ont gagné des latitudes plus élevées, et d'après ce que l'on entend de tous côtés, l'été sera plus générale encore vers les premiers jours du mois de juin. La température est si tolérable à la Nouvelle-Orléans au mois de mai que l'on regrette voir tant de personnes la quitter à cette époque, et prolonger ainsi indéfiniment leur absence. M. et Mme Honoré Dessommes et leur famille, actuellement à Mandeville, partiront dans la première semaine de juin pour Liverpool, où ils vont s'établir. M. et Mme L. Bechel et leur petite fille sont arrivés de l'habitation Ashton et ont passé la semaine à la Nouvelle-Orléans. Mlle Maud Burthe partira le mois prochain pour Biloxi, où elle passera l'été avec Mme Charles Howard. Un grand dîner a été donné mardi soir par le major et Mme Appel, à leur résidence, aux Casernes. Mlle Edith Buckner est l'hôte de Mlle Elise Cockerham, à Natchitoches. M. et Mme M. D. Lagan et Mme F. DeBuis viennent de faire un court séjour à la Baie St Louis. M. et Mme Hugues de la Vergne et leurs enfants sont installés dans leur résidence d'été, à Covington, La. Le mariage de Mlle Odette Ellis et de M. John T. Moore, Jr, sera célébré à l'église des Jésuites le 6 juin, à 6 heures 30 de l'après-midi. M. W. R. Irby est actuellement à New York. Mme Thos. J. Semmes partira le mois prochain pour Warrenton, Vie, où elle va passer l'été. On sera heureux d'apprendre le rétablissement de Mme Jones McCall, dont l'état de santé a pendant quelques jours, inspiré les plus vives inquiétudes à sa famille et à ses amis. Mme Albert Sanchez a quitté Cincinnati ces jours derniers, pour se rendre à Houston, Tex., où, avec ses enfants, elle est allée voir sa mère, Mme Johnson, qui est souffrante. Pendant l'absence de sa femme, M. Albert Sanchez sera l'hôte de sa tante, Mme E. Bouny, rue Bourbon. M. W. J. Bentley est parti pour l'Angleterre la semaine dernière. Mlle Maud Mordecai, après un agréable séjour à la Nlle-Orléans, est partie pour New York mercredi. La Classe de Droit de 1900, du Tulane, tiendra ses exercices de fin d'année au Théâtre Tulane demain soir à huit heures. Mlle Edith Dugran est partie mercredi pour New York où elle va reprendre ses études artistiques. Mlle Mary Chaplain, qui a passé l'hiver chez sa sœur Mme P. Roblot, est repartie ces jours derniers pour Natchez. Mme Alfred Grima et sa sœur Mlle E. Pugh sont à la campagne pour quelques semaines. M. A. Castaing, de St Jacques, est de passage à la Nouvelle Orléans. Le Dr Frank L. Adair, de New York, est arrivé dimanche afin de servir de best man au mariage Woodward-Lance. M. W. C. Flower, de retour de Evan Hall, est allée rejoindre sa famille à Covington. Mme Charles Schmidt passera l'été à Covington avec sa fille, Mme H. de la Vergne. M. et Mme Henry Paton, de Mobile, ont fait un court séjour à la Nouvelle Orléans la semaine dernière avant de s'embarquer pour l'Angleterre. Les fiançailles de Mlle Emilie Tessier et de M. William Dow sont officiellement annoncées; le mariage aura lieu au commencement de juin. Mlle Clarisse et Lucie Claiborne passent quelque temps à Claiborne Cottage, Covington. M. et Mme Richard Bond et Mme D. Bond ont pris possession d'une nouvelle résidence, située rue Peniston. M. M. H. Dickson est partie pour New York mercredi. M. et Mme Raymond Dreuil ont pris une maison à Mandeville, et y passeront la saison. Leur départ a eu lieu hier. M. et Mme Wright ont passé la semaine à la Passe Christian, les hôtes de Mme J. J. Dale. Mlle Tillie Litchberger, après un séjour de trois mois chez M. et Mme V. Preret, a regagné vendredi sa demeure dans l'Indiana. M. et Mme J. A. St Germain et Mme V. M. E. Lepreux ont lancé des cartes d'invitation pour le mariage de Mlle Melanie St Germain et de M. Charles L. Lepreux, mariage que l'on célébrera à l'église St Augustin, samedi le 2 juin à six heures de l'après-midi.

Le mariage de Mlle Francis Woodward avec M. Orville Lance, de Sumerville, a été célébré mardi, à 3 heures, à l'église de la Trinité que l'on avait, pour la circonstance, décorée de palmiers, de fougères et de pois fleurs blancs et roses. Le cortège nuptial y est entré au son de la marche nuptiale de Lohengrin. Il était composé des ushers MM. George Stevenson, Will McLelland, Charles Knight, Albert Churchill, Van Rivière, Frank Churchill, T. J. Woodward, Dr Will Richardson, Lindsey Woodward et Glidden Woodward, qui marchaient deux de front; puis de la demoiselle d'honneur Mlle Estelle Woodward et de la mariée qui était accompagnée par son père M. T. J. Woodward. Le marié attendait dans le sanctuaire avec son best man, le Dr Frank L. Adair, l'arrivée de la mariée. Le Rév. B. Warner a fait la cérémonie. Pendant la signature du contrat Mlle Irène Wiggins a chanté un air de Samson et Dalila. La mariée portait une toilette en crêpe de soie de la même nuance. Sa robe était garnie de dentelles blanches et de crêpe bleu. Un chapeau du même ton complétait le costume. Son bouquet était composé de roses et de pois fleurs. La demoiselle d'honneur avait une robe de crêpe de Chine tan, garnie de crêpe de Chine vert Nil et de dentelles, et tenait un bouquet de pois fleurs roses et rouges. Mme T. J. Woodward avait une toilette de soie grise garnie de dentelles. Après la cérémonie une réception a eu lieu à la résidence des parents de la mariée. M. et Mme Lance sont partis le même soir en voyage de noces. Ils seront à home à Somerville, N. J., après le 15 juin. M. et Mme Robley Stearnes étaient attendus, hier, de la Virginie, où ils étaient allés assister au mariage de la sœur de M. Stearnes. C'est le 2 juin que s'effectuera le départ de M. Jos. Maumus, de Mlle Berthe Maumus et de Mme E. Clave. Après un court séjour dans les principales villes de l'Est, ils s'embarqueront le 7 juin, sur la Bretagne, pour l'Europe, où ils passeront plusieurs mois. Mlle Mary Person est en visite chez Mme S. Tappen, à Vicksburg. M. Edgar Drouilhet est parti hier pour Mandeville, où il sera pendant l'été l'hôte de M. et Mme Raymond Dreuil. Mlle Kate Minor est partie pour New York mercredi. Le Dr L. A. de Montluzin, Mme de Montluzin et Mlle C. de Montluzin sont partis pour New York ces jours derniers. Mais Fritz n'osait se déclarer. Il souffrait, il souffrait le martyre à la pensée que celle qu'il aimait pût être à un autre que lui. Et, un jour, il alla trouver à Prague Maître Grundwald, afin de lui demander conseil. —Marie-toi, enfant, Marie-toi, répondit le vieillard. Tu auras plus de talent encore, quand le bonheur sera entré dans ta maison!

—Ce qui me fait pour pourtant, ajoutait-il, c'est que Fritz est un garçon trop sensible et trop nerveux. Chez lui le don musical tient un peu de la maladie. Je l'ai vu passer des heures devant son piano, sans pouvoir trouver une note, puis, quand ça le prend, comme il dit, souvent en plein milieu de la nuit, il se lève et dans un coup de folie, il compose des choses exquises... Fritz Koepel, en effet, était un artiste de grande valeur. Très jeune encore il était arrivé, avant tous les autres, et les leçons de maître Grundwald lui avaient sans doute profité, car, à dix-neuf ans, il était entré au Conservatoire de Vienne et il en était sorti avec le premier prix, ce qui lui assurait un superbe avenir. Sa Majesté l'Impératrice avait demandé à le connaître, et on assurait que, charmée par les compositions qu'il avait bien voulu exécuter devant elle, elle lui avait commandé elle-même un opéra qu'elle promettait de faire monter sur son théâtre particulier. Révérendissimes! rêve qui dépassait toutes les espérances de Fritz! Le glorieux, la gloire certaine était au bout de ce travail auquel il avait juré de se consacrer sans réserve. La vie serait dure peut-être jusqu'à ce jour, dure parce qu'il était pauvre et qu'il lui fallait donner à cette œuvre là tout son temps. D'autre part, Fritz était trop fier pour rien demander. Il chercherait des leçons afin d'avoir de quoi manger, et il trouverait, fort de son courage, fort de la promesse impériale.

Il ne se sentait plus le même homme. La vie heureuse et calme qu'il menait, n'était certainement pas favorable à son talent. Qu'il travaillât mieux autrefois, quand il était seul, il travaillait mieux, aux soirs de fièvre et d'insomnie! Quand il comprit ces choses, il en eut une grosse peine, mais il ne pouvait rien dire à Edith. Après tout, qu'importait le vain renom décrié? L'Impératrice avait dit qu'il était un grand musicien. Ne valait-il pas mieux, pour lui, vivre modeste et retiré, tout à sa femme et à son enfant. Son enfant! Ce mot le troublait! L'heure allait sonner où Edith donnerait le jour à un petit être qui serait le bien-aimé, lui aussi, qui sourirait, qui babillerait et qui ajouterait encore au bonheur de la maison. Ce fut un fils. Il vint ange plus beau encore que les autres anges, plus adoré qu'eux, s'il est possible. Afin de lui gagner beaucoup d'argent — il coûtait très cher le monstre — Fritz redoubla de courage et de travail. Deux ans bientôt s'étaient passés, depuis son prix du Conservatoire. Nul ne se souvenait plus de lui. Alors il connut les heures d'angoisse, les préoccupations abominables de l'argent qui le fallait gagner, coûte que coûte, pour ces deux êtres chéris. Plusieurs fois il essaya de se remettre à son fameux opéra, mais quelque chose d'incompréhensible entravait son inspiration, paralysait, pour ainsi dire, son talent. Il écrivait à peine quelques lignes qu'il n'achevait pas. Edith pleura. Elle pleurait souvent maintenant, craignant l'avenir, le craignant non pas pour elle, mais pour ce petit être qui lui fallait élever et élever dans la vie. Elle avait l'orgueil de vouloir pour lui une éducation et un rang qui fussent dignes du nom qu'il portait. Elle le voulait plus beau, plus fêté que les autres enfants, et elle avait peur, bien peur que Fritz Koepel ne fût jamais qu'un obscur coureur de cachats, un musicien incolore et inconnu. Oh! comme elle souffrit! comme elle eut de l'amertume au fond d'elle-même! Les beaux jours étaient donc à jamais envolés! Fritz, lui aussi, était soucieux. Cette impuissance de produire l'agaçait, cet écoulement de tous ses rêves lui brisait le cœur! Et, quand il rentrait quelque cachet d'autrefois, il se cachait, honteux, pour n'être point vu. Un soir, Grundwald passa lui serrer la main et lui dire que l'Impératrice avait demandé pourquoi son élève n'avait point livré en core l'œuvre promise. L'Impératrice! Quelle confusion! Il n'était pas prêt. L'opéra inachevé en était resté au premier acte, oublié au fond d'un tiroir, pauvre ruine sans valeur d'un beau rêve. —Le bonheur devrait accroître encore son talent, répétait le vieillard. —Non, maître... Je suis trop heureux pour être un grand artiste: la vie, voyez-vous, donne l'un ou l'autre... Je dois faire mon deuil de la gloire. C'est bien fini. Hélas! ce devait être fini avant de son bonheur. Quelque chose était changé maintenant qu'il ne s'expliquait pas. Edith n'était plus l'épouse douce de jadis, la chère femme qui l'adorait. Souvent elle se montait irritée, nerveuse, violente même. Elle prenait le rire à rebours, semblait mal se résoudre à cette situation médiocre qu'il lui faisait. La maison l'ennuyait, disait-elle, avec les continuelles soucis d'argent! Après tout, n'était-elle pas très belle encore et très jeune! N'avait-elle pas le droit d'être fêtée, de vivre dans un peu de bien-être aussi, de ne pas se tuer, comme elle le faisait, aux besoins arides du ménage? Fritz en eut beaucoup de peine, mais comme il se sentait d'humeur morose, il se dit que c'était de sa faute et il pardonna. Un jour pourtant il crut comprendre une chose horrible, mille fois plus horrible que toutes les autres. Edith ne l'aimait plus. Que s'était-il passé? quelle transformation avait eu lieu au fond de son cœur de femme? Le naissance de l'enfant ne devait-elle pas, au contraire, être la consécration de leur tendresse, le lien définitif et éternel entre eux deux? S'était-il donc trompé lui-même sur son courage et confiant qu'il avait entrevu en ses soirs d'étude, l'apparition mystérieuse qui avait bercé ses premiers rêves, inspiré ses premières chansons!

de son mari, l'évitant presque, ne voulant plus lui confier jamais aucun de ses petits secrets de femme... Lorsqu'il parlait, elle semblait agacée, n'écoutait pas... Evidemment elle en avait assez de l'intimité, pourtant si douce, des premiers jours... Elle cherchait des relations étrangères, elle attirait à la maison des amis de son mari, des imbéciles pour la plupart. L'un surtout, un jeune peintre, sot et prétentieux, mais très beau garçon, venait fréquemment et Edith avait des façons singulières de le regarder. Peut-être Fritz se trompait-il, et prenait-il des visites indifférentes pour une liaison plus dangereuse. Il était lui-même si nerveux, si malade... La vie pourtant devenait intenable. Il se fâcha. Dans ce nid d'amour, on entendait des scènes terribles, des scènes de larmes et de violence. Des mots inéparables furent prononcés, et, un soir, après une querelle plus odieuse encore que de coutume, venue à propos de rien, Fritz s'enferma dans sa chambre, découragé, découragé, ne sachant plus que devenir. Alors, machinalement, il ouvrit son piano: il travailla. Sous ses doigts les notes coururent, notes plaintives et douloureuses, comme si sa souffrance elle-même chanta, comme s'il se trouvait en proie à quelque hallucination. Et, se dirigeant vers le tiroir où dormait son manuscrit, délaissé depuis des mois, il se remit à l'œuvre. Cela dura des semaines et des semaines. Edith lui était étrangère maintenant, vivant à ses côtés, mais ne lui parlant pas. Ces deux êtres qui s'étaient adorés n'avaient plus rien de commun. Un soir, seulement, Fritz alla vers elle, avec un mauvais regard et lui cria, comme une insulte, en jetant à ses pieds une liasse de feuilles de musique: —Mon opéra est terminé. Réjouis-toi: Tu auras de l'argent. Elle baissa la tête, sans répondre. Ce fut un triomphe. L'Impératrice avait voulu que l'œuvre fût montée avec les premiers artistes de Vienne. —Vous m'avez fait attendre, monsieur Koepel, dit-elle en souriant, mais je vous pardonne. Votre musique est incomparable. Le public s'enthousiasma et, bientôt, il n'y eut qu'une voix dans la presse pour proclamer qu'un artiste de génie venait de se révéler. Fritz rayonnait. Sa souffrance s'était endormie un peu, au contact de ces choses nouvelles qui remplassaient sa vie maintenant. Son travail, ses efforts, ses peines, étaient enfin récompensés et l'enfant, le fils bien-aimé, pourrait avoir désormais ce que son père avait rêvé pour lui, mais il ne voulait même plus penser à Edith, à cette ingrate qui ne l'aimait plus. Parfois, pourtant, il avait essayé d'oublier le mal qu'elle lui avait fait, de passer l'éponge sur les tristesses et de lui ouvrir les bras. Il n'avait vu devant lui qu'une femme de glace, impassible et fière, qui ne répondait point. Un soir, on vint le prévenir qu'Edith s'était altérée tout à coup en proie à une fièvre violente. Depuis longtemps elle travaillait, comme minée par un mal intérieur. Rien cependant ne faisait prévoir du danger. Le musicien accourut en toute hâte. Il trouva à la porte le médecin qui sortait de chez la jeune femme et qui lui dit: —Elle est perdue. Alors affolé, Fritz entra dans la chambre d'Edith, de celle qu'il avait tant aimée et qui depuis des mois le rendait si malheureux. Les malades tendent vers lui ses deux mains et l'embrassent éperdument: —Pardonne-moi, pardonne-moi, disaient-ils en sanglotant. —Non, tais-toi. Je t'aime. Je suis heureuse... Et comme la fièvre, la mauvaise fièvre la reprenait, elle appela son mari vers elle et doucement, dans un baiser, lui murmura: —Je vais te dire... un gros secret... Je veux que tu saches que pas une minute, entends-tu, pas une, je n'ai cessé de t'adorer. Je t'ai menti. Tu es cruel de puis des mois. Tu es cruel que je ne t'aimais plus. Oui, j'ai tout mis en œuvre pour te le faire croire: j'ai joué un rôle, un rôle horrible qui te brisait le cœur. Il le fallait pour toi, pour ta carrière, pour ton art... Il le fallait aussi pour notre enfant. Tu avais raison de dire que les artistes ne devaient jamais se marier, se marier d'amour... Tu avais raison de répondre à Grundwald qu'il se trompait, en affirmant que le bonheur devait favoriser le talent. Non, non pauvre bien-aimé, ce n'est pas le bonheur qui fait le génie, c'est la souffrance. Je t'ai fait souffrir. Pardonne-moi. Cela m'a fait bien du mal. Cela m'a brisé et j'en meurs, tu le vois... Adieu, mon grand homme chéri, adieu. Ton Edith est restée fidèle de ton nom, digne de ta gloire. Cette gloire est un peu mon œuvre, n'est-ce pas, et j'en suis fière... Puis, souriante, elle s'endormit pour toujours et s'en alla parmi les roses, là-bas, au pays lointain où vont celles qui ont aimé, se dévouèrent et furent fidèles.



CHAPELLE DE LA RUE JEAN-GOUJON.

NOTRE-DAME-DE-CONSOLATION.

Le 4 mai, il y a trois ans, dans l'après-midi se répandait à travers Paris une sinistre nouvelle. Le Bazar de la Charité édifié sur des terrains vagues de la rue Jean-Goujon, avait été détruit par un incendie à l'heure où le public mondain s'y pressait le plus nombreux. Il n'était, hélas! que trop vrai. Le feu, allumé par un cinématographe mal réglé, avait pris à une tenture et en quelques minutes le bâtiment de toiles et de poutrelles n'avait formé qu'un gigantesque brasier où plus de cent personnes, appartenant pour la plupart à l'aristocratie française, trouvaient la mort. La maison de France était elle-même atteinte en la personne de S. A. R. Mme la duchesse d'Alençon. Nous ne rappellerons pas ici le deuil de la France où s'associa le monde entier. En commémoration des victimes, une souscription fut élevée pour élever une chapelle sur une partie de l'emplacement de la catastrophe. M. Guilbert, un tout jeune architecte, sortit vainqueur du concours et c'est le magnifique édifice construit par ses soins que S. Em. le cardinal Richard inaugure aujourd'hui. M. Guilbert explique ainsi l'idée qui le guida: «Ecarter de prime abord toute idée exagérée de tristesse ou de mort; concevoir un monument qui fit naître une impression de paix et de consolation tout en conservant un cachet de noblesse et d'élégance; tel parut être le but à atteindre. Il ne s'agissait point en effet d'ensevelir, mais au contraire de faire revivre, de glorifier la mémoire de ces femmes de haut rang, tombées dans l'exercice de leur devoir, de rappeler dans le style de l'architecture la distinction et le goût qui ont été de tout temps le caractère de la noblesse française. Il a semblé qu'on ne pourrait mieux exprimer ces diverses idées qu'en s'inspirant du Louis XVI dont les formes simples et monumentales ont conservé l'éclat et la distinction des époques précédentes. C'est donc dans cet ordre d'idées que fut établi le projet définitif. Entre deux pylônes majestueux placés dans l'alignement de la rue, se développe en arrière-plan le motif principal de la façade, composé de quatre colonnes ioniques qui encadrent un arc en volute au-dessus de la porte d'entrée. Sous le double pylône par où on accède à la chapelle, la porte de la crypte surmontée d'un cartouche orné de guirlandes de fleurs, est le fronton du motif principal porte deux anges, un grand cartouche et une plaque avec l'inscription suivante: 4 MAI 1897. A NOTRE-DAME-DE-CONSOLATION. Ne vous attristez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. I. Thess. IV 13. Puis c'est un dôme magnifique doré comme la Vierge qui couronne l'édifice dans un geste exprimant l'idée de l'espérance. Même idée de mort et de résurrection dans l'édification de l'intérieur de la chapelle, funéraire dans la partie basse, puis où l'idée de l'espérance s'accroît à mesure que le regard s'élève pour aboutir à l'idée de glorification exprimée par les lumineuses peintures de la coupole. Ainsi que M. Guilbert, M. Albert Maignan, a été guidé par l'idée de résurrection et d'espérance. Assis dans les rayons de sa gloire au milieu de sa composition, entourent des anges qui portent les instruments de la passion, la croix, la colonne de flagellation et la couronne d'épines, le Christ accueille la Vierge qui guide vers lui une longue théorie de femmes aux traits empreints de lassitude, de douleur contenue et de sérénité. Voici S. A. R. la duchesse d'Alençon entourée de Mme de Bonnaval, de Mme de Vattimessil, sœur du baron de Mackau, de Mlle de Heredia, de la comtesse Serurier et de la baronne de Saint-Dizier; toutes vêtues de robes blanches, sauf celle dernière en habits de deuil. Voici encore Mme de Valence tenant enlacés ses deux filles, et au tout premier plan Mlle de Chevilly, fil-

les, du comte de Chevilly. Un autre groupe réunit les vertus théologales, la Foi levant le calice. L'Espérance appuyée sur une croix, la Charité inscrivant sur un livre les noms des victimes. Un dernier ensemble n'est pas encore achevé. Il représente saint Vincent de Paul venant les mains tendues au-devant d'un groupe de sœurs de Saint-Vincent de Paul, de sœurs aveugles et de femmes. Sur le tout règne un calme, un repos qui fait de l'œuvre, une des plus belles, une des plus émouvantes signées par le maître qui a tenu à ne rappeler discrètement la terrible catastrophe que par une seule figure sortant des flammes.

Pour Damas seulement.

Notre département de broderies artistiques est rempli de nouveautés en fait de passementerie renaissance, de soies de toutes couleurs, etc., et deux fois par semaine, le vendredi et le lundi, on donne un cours gratuit. Léopold Levy, 723 rue du Canal.

Envoi de chirurgiens des hôpitaux de la marine à San Francisco et à Honolulu.

Chicago, Illinois, 19 mai — L'aide-chirurgien A. S. Lloyd, du service des hôpitaux de la marine à Chicago, a reçu l'ordre de se rendre à San Francisco pour aider les fonctionnaires locaux à empêcher la propagation de la peste bubonique. L'aide-chirurgien Amessee, de Detroit, est envoyé à Honolulu dans un but semblable, annonce-t-on aujourd'hui à Chicago.

Protestation contre la nomination du sénateur Clark.

Washington, 19 mai — Le sénateur Chandler, président de la commission des élections et privilèges, a reçu du gouverneur du Montana le message suivant: A l'honorable Wm E. Chandler, au Sénat des Etats Unis. Monsieur, J'ai, aujourd'hui, écarté et annulé la nomination de W. A. Clark faite le 15 courant par le lieutenant-gouverneur de cet état, comme entachée de collusion et de fraude, et j'ai aujourd'hui nommé l'honorable Martin Maguire, du Montana, sénateur des Etats Unis pour remplir la vacance causée par la démission de l'honorable W. A. Clark. Les lettres de créance suivront en temps voulu. Signé ROBERT B. SMITH, Gouverneur du Montana.

Le sénateur Chandler a également reçu une protestation contre la validation de la nomination de M. Clark, protestation signée par Stiff, président de la Chambre des Représentants du Montana, et d'autres personnalités politiques, et datée de Missoula le 15 mai.

UN BEAU TEINT Rend Toujours Heureux.

Advertisement for 'Le Sacrifice' perfume. It features a small illustration of a woman's face and text describing the perfume's benefits and availability at various locations like 'L'ORIENTAL' and 'L'ESSENCE'.

LE SACRIFICE.

Quand on parlait de Fritz Koepel à Joachim Grundwald le vieil organiste de la cathédrale, le bonhomme secouait la tête d'un air mystérieux: —Vous verrez! vous verrez! le petit fera son chemin, c'est un virtuose. Et pour que Joachim Grundwald, le premier professeur de musique de Prague, appelé virtuose un de ses élèves, il fallait vraiment que celui-ci eût un bien extraordinaire talent, car le vieillard n'était point prodigue de compliments.